

Catherine C. Laurent

Rouge

comme la haine



Catherine C. Laurent

Rouge

comme la haine





© Février 2019 — Éditions Humanis
Tous droits réservés — Reproduction interdite
sans autorisation de l'éditeur et de l'auteur.

Image de couverture :
composition d'après une œuvre de Béatrice Schlumberger.

ISBN papier : 979-10-219-0346-3.
ISBN des versions numériques : 979-10-219-0347-0.

Sommaire

Avertissement :

Vous êtes en train de consulter un extrait de ce livre.

Voici les caractéristiques de la version complète :

Environ 139 pages au format Ebook. Sommaire interactif avec hyperliens.

Rouge comme la haine.....	8
Le retour.....	9
La maison du Faubourg Blanchot.....	20
Une nuit sur la route de Bourail.....	25
La petite bassine rouge.....	30
Ce qu'enfance ne veut pas dire.....	32
Warren.....	38
<u>La porte de l'enfance.....</u>	<u>. 45</u>
<u>Un prix Nobel dans la brousse.....</u>	<u>. 53</u>
<u>Là-bas, le jardin du Luxembourg.....</u>	<u>. 64</u>
<u>Un si doux visage.....</u>	<u>. 70</u>
<u>La maison d'Ana.....</u>	<u>. 79</u>
<u>Une maison chaleureuse.....</u>	<u>. 83</u>
<u>Épilogue. 91</u>	
<u>Remerciements.....</u>	<u>. 93</u>

REVENIR

*Il y aura toujours ce qui manquera
Traînant la poussière, saisi brutalement par le passé
Il y aura des avenues invaincues,
Des lieux vus, à peine explorés,
Jamais connus.*

*Il y aura des moments que je traverserai
Sans faire une pause, sans m'attarder
Des portes même entrebâillées
 que je ne songerai pas à pousser
Des nerfs, des pensées en plein corps
Que je ne vais ni découvrir, ni réaliser.*

*Il y aura une foule d'hommes
 se pressant dans la rue Maqoma,
Dans la salle Centenary, les jardins de la bibliothèque,
Des traces de craie disparaissant dans la poussière
Et notre douleur quand nous arriverons dans ces lieux,
En réalisant que l'on nous a dévoyés.*

Mxolisi Nyezwa*

*Poète né en 1967 dans le bidonville de New Brighton, Mxolisi Nyezwa habite toujours sa maison natale. Son gagne-pain est un petit commerce ambulant, mais son activité principale est littéraire. Il écrit et organise des ateliers autour de l'écriture et de l'édition, dans les bidonvilles comme en milieu rural, et publie Kotaz, une revue locale (cité dans Afrique du Sud, une traversée littéraire, Culture Sud, Institut français, 2011).

À toutes les enfances blessées,

ROUGE COMME LA HAINE

Elle est toujours là. C'est bête à dire, mais Clara avait fini par l'oublier. Cependant, tel un témoin des temps anciens, elle l'attend, planquée sous l'évier de la cuisine, petite, seule et rouge. La bassine. Rouge comme la colère, comme la haine. Absurdement rouge. Clara vient d'arriver, de rentrer au pays. L'île, soudain, se referme sur elle avec le pouvoir de sa beauté, mais aussi de son poison.

LE RETOUR

L'homme, dans l'avion, est perplexe. Cette femme assise à côté de lui, près du hublot, qui pleure depuis un moment... Il essaye de ne pas trop voir les larmes qui coulent sur ses joues.

Il met ses mains bien à plat sur son ventre. Son gros ventre. C'est bien, un gros ventre, c'est parfois pratique. Ça donne de la contenance. Quand on est assis, ça sert d'appui pour les mains égarées, perdues, sans autre objet de désir. Bien que, dans l'avion, ça gêne un peu, à cause du plateau-repas. Mais ça fait longtemps que le plateau est terminé !

Il ne sait pas pourquoi elle pleure. Cette femme encore jeune est si maigre ! L'homme se demande pourquoi elle est si maigre. Comment est-ce possible ? C'est encore pire une femme maigre qui pleure. Les larmes se faufilent dans les creux au lieu de rouler doucement sur le rebondi des joues. Chez lui, on aime les femmes rondes. On a de quoi tenir entre ses mains et c'est chaleureux et confortable dans l'intimité. Et puis, c'est la culture. Cette femme est visiblement d'une autre culture, mais elle pleure à l'approche du pays comme si elle en était. Comme si quelque chose en elle se rompait. Cette eau qui sort d'elle et de son cœur, sur tant de maigreur, donne à sa tristesse un air encore plus terrible. Elle semble ravagée par la douleur.

Il aimerait bien parler, lui demander, la rassurer... Dans le pays du non-dit et de l'humilité, la pudeur est de rigueur. Comment demander cela à une femme inconnue ?

Alors, il se console de son impuissance en caressant son ventre. Sa femme l'aime bien, c'est ce qu'elle montre. Elle ne le dit pas vraiment. Mais quand ils se couchent dans le lit, l'un contre l'autre, elle se cale contre son dos et l'enlace avec soupire et plaisir. Un jour, elle a même dit que cette chair pleine et généreuse la rassurait. Il ne sait pas vraiment ce que ça veut dire, mais finalement, ça le rassure, lui aussi, qu'elle l'aime encore avec ce gros ventre. Le seul souci est une question purement technique et visuelle. Cette protubérance gêne des activités intimes et ça lui manque parfois de ne plus avoir un accès plus facile à certaines images.

Mais la maigreur de cette femme qui pleure à côté de lui, c'est totalement incompréhensible.

Elle regarde par le hublot. Depuis un moment, l'océan est visible, on s'approche de la grande île. Ça se sent dans l'atmosphère de l'avion. Une sorte de détente. C'est palpable. C'est grisant. Rentrer à la maison. Toucher sa terre à nouveau. Être chez soi. Tout le monde semble euphorique, sans parler des touristes qui font des « hi ! », des « ho ! » en découvrant la couleur de l'océan et les côtes à l'approche.

Elle ne sait pas ce qu'elle ressent exactement, tout est trouble en elle, un mélange d'appréhension et de fébrilité. Elle se rappelle ce qu'elle est censée être, une fille de cette terre étrange et belle, aussi sombre par son histoire, que lumineuse par son soleil et ses fleurs. Elle retourne dans un no man's land identitaire. Elle a été une fille du pays, elle est devenue une étrangère, et elle sait qu'elle risque d'être considérée comme telle par tous ceux à qui elle a tourné le dos dans son silence. Elle ne s'est jamais demandé ce qu'elle était elle-même devenue dans son absence. Sans doute une citoyenne du monde. Une habitante de nulle part, avec des racines arrachées, niées, tenues sous silence. Mais ce n'était pas tant le pays qu'elle a nié à travers sa fuite, que l'histoire. La sienne. Celle qu'elle a laissée là, un beau matin. Ce trop de haine, trop de dégoût, trop de tristesse.

Celle qu'elle a été dans l'enfance, la jeune fille heureuse et vive de l'adolescence est morte quand elle a pris l'avion, il y avait vingt ans. Sans espoir de résurrection. Il aurait fallu le

pardon pour la faire renaître, mais le pardon n'était pas dans ses moyens.

C'est, en bas, la grande plaine aux couleurs de l'enfance. Tontouta.

Elle pleure de plus en plus. Des sanglots profonds.

On dirait qu'elle va enterrer quelqu'un.

— Excusez-moi, vous avez besoin d'aide ? Je suis désolé de vous déranger, mais... je suis inquiet pour vous.

— Non, merci.

— Je suis désolé... vous avez perdu quelqu'un ?

— Non... enfin oui, mais ce n'est pas ça, non. Mon père. Mais ça n'a pas d'importance. C'est d'arriver là, maintenant. Rentrer ici après si longtemps ! Je ne savais pas que ça allait me faire cet effet-là.

— Je comprends. Ça fait toujours une boule dans la gorge. Moi, quand j'étais à l'armée et que je revenais, ça me perturbait aussi. Mais vous, on dirait autre chose... vous n'êtes pas gaie, vous ne pleurez pas de joie. Vous m'avez dit que votre père...

— Oui. Je viens m'occuper de la maison. C'est pour ça que je reviens.

— Personne ne pouvait le faire pour vous ?

— Il n'y a plus personne.

— Combien de temps êtes-vous partie ?

— Vingt ans.

— Ah ? C'est possible ça, rester si longtemps loin du Pays ? Moi, au bout d'un an, j'étais si mal, à l'époque...

— Toutes les histoires ne se ressemblent pas.

— Oui, excusez-moi. Je peux faire quelque chose pour vous, vous rendre service ? Vous êtes une enfant d'ici, une enfant qui revient enterrer son père. Et si vous n'avez plus personne, vous allez forcément avoir besoin de soutien ! Chez nous, on n'enterre jamais quelqu'un seul, c'est inimaginable. Dites-moi !

— Merci. Il est déjà enterré. Je rentre pour la maison.

Il est inquiet. Plus encore maintenant. Plus que par sa maigreur. Son propre ventre est le bienvenu pour masquer ses sentiments. Il s'y accroche ferme.

— Je peux vous donner mon téléphone. Vous pourrez m'appeler, si besoin est. Vous pouvez venir à la maison rencontrer ma famille. Si vous n'en avez plus, ça peut faire du bien, un peu de chaleur humaine. Et puis mes garçons sont là aussi, s'il y a besoin d'aide pour vider la maison, sortir des affaires aux encombrants, sur le trottoir. Ils sont costauds, les garçons !

Elle regarde son visage soudain tout content, rayonnant tandis qu'il évoque ses enfants. Il est sympathique, il n'y a rien à dire. Un père comme ça... un père comme ça, c'est ça qu'il aurait fallu à la petite. Non, ne pas penser à la petite, pas encore. Il sera toujours temps de le faire, une fois passé le seuil de la porte.

— Vous avez raison, donnez-moi votre numéro, ça peut servir. Moi, je n'en ai pas encore. Je ne sais pas ce que je vais trouver en arrivant.

— Vous savez, le pays a beaucoup changé, vous allez être surprise ! Enfin, je parle surtout de Nouméa et des environs. Là-haut, c'est toujours un peu pareil, et dans les îles aussi. Certaines choses sont différentes, mais le pays en Brousse reste ce qu'il a toujours été. La ville, c'est autre chose... vous auriez peut-être dû revenir de temps en temps, ça aurait été moins difficile.

— Cela aurait été difficile, pour d'autres raisons. Mais vous savez, j'ai suivi de loin les actualités, les événements politiques essentiels, et chaque année, je suis allée, quand je le pouvais, au Salon du livre à Paris, acheter les nouveautés. Je lisais, je lisais... et j'essayais de lire ces ouvrages comme je lisais ceux sur mes autres sujets de recherche.

— Vous faites de la recherche ?

— Oui.

— Ah...

— Sur la littérature. La littérature sud-africaine, entre autres. J'aime aussi beaucoup la littérature australienne, c'est fort et unique, le Bush, les grandes étendues... De loin, ça me fait penser que j'appartiens quand même au Pacifique.

— Vous pensiez ne plus en être ?

— Parfois, je me sens coupable. D'être partie. De ne pas participer. Il s'est passé beaucoup de choses en vingt ans. Et je n'étais pas là.

— Vous aviez vos raisons, j'imagine. Vous ne devriez pas vous sentir coupable. Chacun fait comme il peut.

— Oui, mais c'est compliqué. L'exil, le choix de l'exil. On s'exclut et ensuite on ne comprend pas pourquoi les gens vous en veulent.

— Hum... ils se sentent exclus, eux aussi, non ?

— Certainement.

— Mais vous, pour ne pas remettre les pieds au pays pendant tant de temps, vous deviez avoir de solides raisons ?

— Incontournables.

— Je ne veux pas vous embêter avec cela. Mais n'oubliez pas ce que je vous ai dit : vous pouvez compter sur moi. Je vais penser à vous et m'inquiéter.

— C'est vraiment gentil. Je sens que je vais pleurer encore plus ! Je retrouve la gentillesse du Pays dans vos paroles, l'attention. Je n'ai pas pleuré ainsi depuis... longtemps... très longtemps.

— Vous avez vu, on approche ?

— Je l'ai senti. J'ai peur.

— C'est bon, les peurs, aussi. Ça permet de prendre conscience de sa mesure. De savoir à quoi on tient. À quoi on se confronte dans son cœur. Mais vous devriez avoir confiance. Vous semblez être une jeune femme courageuse, après tout ! Il n'y a rien à craindre pour vous, dans cette île. Vous revenez chez vous, c'est tout.

— C'est bien ça, le problème.

— Vous ne m'avez pas dit... elle est où cette maison à vendre ? Cette maison qui vous fait pleurer ?

— Faubourg Blanchot. Sur la route du Port Despointes. Le long de la rue. Une vieille maison coloniale, toute décrépie, j'imagine, maintenant. Avec un gros manguier devant, des arbres fruitiers derrière. Elle est un peu en hauteur par rapport à la rue, il y a de petits escaliers en béton pour accéder à la véranda.

— Vous avez gardé la clef ?

— J'ai eu beaucoup de mal à la retrouver. J'ai beaucoup déménagé, au début, beaucoup voyagé.

— Et maintenant, vous habitez où exactement ? Je veux dire, en France ?

— À Paris. C'est la seule ville où je me sente chez moi. Où je peux penser et oublier.

Il la regarde soudain avec perplexité. Ce que dit cette femme est trop étrange, hors de son monde. Et pourtant, sans savoir pourquoi, il la comprend. Il cherche en lui ce qui lui est familier dans ces paroles. Il ne trouve pas. Il va chercher plus tard. Il va en parler à sa femme. Elle va être touchée par la petite, oui. Il sait cela. Sa femme ! Il est si content de la retrouver, retrouver son sourire et son humour. Ses remarques acerbes aussi, certains jours, des remarques finalement souvent justifiées. Pas facile de passer une vie avec quelqu'un, malgré leur bonne volonté. Mais c'est bon, quand même, de partager les soucis, les deuils, les joies aussi. Et le lit !

Percevant la grande solitude de la jeune femme d'à côté, il se dit soudain que ce qu'il aime par-dessus tout, c'est l'intimité. Oui, l'intimité. Même sans parler, la douce certitude d'être en connexion avec l'autre, de lui être lié par des fils visibles ou non, mais de la qualité du fil de pêche.

— Ça vous dirait de venir à la pêche avec nous, bientôt ? Ça doit faire longtemps pour vous. Ce serait une façon de faire connaissance avec la famille. Qu'en pensez-vous ? Un petit tour dans le lagon, du bon poisson, baigner la mer... oh là là, oui ! Vous avez besoin de ça, la mer, pour ne plus avoir peur ! Un bon coup de pêche, j'aurais dû y penser de suite !

Un sourire éclaire soudain le visage de Clara. La pêche ! Le remède à tous les maux, tous les ennuis des gens d'ici, le bonheur simple qui fédère... Des claquettes, une glacière, un coup de pêche. Elle ne savait pas que ça allait revenir si vite en elle, ce bonheur soudain en rafale. Tant de temps passé à ne pas se souvenir des sorties en mer, du père alors normal, de la mère en vie, du petit frère en vie, de la petite sœur innocente. Et elle, Clara, du haut de ses longues jambes déjà si maigres ! Sans soucis autres que ceux des enfants du pays d'alors : manger, dormir, nager, aller à la Baie des Citrons, courir les garçons. Aller danser et boire, déjà, des bières.

Elle ne reconnaît pas l'aéroport, ils ont fait des travaux récemment. C'est devenu grand et moderne, fonctionnel, alors que dans les îles, l'aéroport est plus qu'une frontière, c'est une zone de drames potentiels de ruptures, de séparations, d'adieux et de vols d'enfants. Ou de choix radical. À l'époque où elle est partie, c'était juste un lieu familier et familial où chacun accompagnait les gens en partance, mesurant ainsi plus encore leur éloignement des terres et leur isolement. C'était un lieu chargé des pleurs des départs et de ceux des retrouvailles. L'étape nécessaire à l'arrachement, mais aussi la halte d'apaisement, pour ceux qui revenaient de si loin. Petite, elle n'était jamais partie en avion. Et quand, vingt ans plus tôt, elle avait franchi ces portes, c'était vite et comme une voleuse, sans se retourner. Elle n'avait déjà plus de larmes pour pleurer. Rien ne s'était passé dans son cœur anesthésié. Simplement partir, et monter dans cet avion qui garantissait l'oubli. L'effacement aux yeux des autres et, pour elle, l'effacement du pays. C'est plus tard, à l'arrivée à Paris, qu'elle avait senti que quelque chose d'irréversible s'était produit. Elle avait tourné le dos au Pays, ne lui faisant plus assez confiance pour effacer ses souvenirs et apaiser sa peine.

Son voisin de vol serre sa femme et ses enfants contre son gros ventre. Elle, personne ne l'attend. Elle n'a rien prévu d'autre qu'une navette. Mais l'homme la cherche du regard, vient vers elle, lui présente sa femme.

— Vous voulez venir avec nous ? Nous avons deux voitures...

Malgré leur gentillesse, elle dit que non, elle préfère prendre la navette qu'elle a réservée. C'est plus anonyme. Elle a besoin d'être seule pour cette deuxième arrivée. C'était bien d'avoir cet homme à côté d'elle à l'atterrissage, mais là, ensuite, cette reconnexion avec la réalité de la ville, elle se doit de la faire seule. Et puis, elle a choisi un grand hôtel pour sa première nuit, les suivantes aussi, certainement, car la maison ne lui semble pas un bon endroit pour y dormir. Très certainement, les fantômes y rôdent. Se faire déposer dans un hôtel luxueux n'est pas l'attitude d'une fille du Pays qui revient. Elle salue donc la famille, traverse cet aéroport qui n'a plus rien à voir avec celui qu'elle a quitté vingt ans plus tôt et se dirige vers la navette.

C'est assise, là, regardant les montagnes du pays, qu'elle réalise enfin où elle est. Elle les a tellement aimées, le matin, dans la fraîcheur des couleurs, et le soir, dans l'oranger du soleil couchant de l'île. Résonnent en elle de lointains rires d'enfants. Elle est troublée par leur proximité. Le temps soudain semble s'être densifié. Une part d'elle-même, très ancienne, rejoint lentement l'actuelle, et c'est un phénomène si troublant qu'elle perd, entre l'aéroport et la ville, la conscience de qui elle est vraiment, à ce moment-là de sa vie. Est-elle la petite Caldoche d'avant le drame ? Est-elle la jeune femme encore adolescente qui a fui un jour le pays, pleine de douleurs et de ressentiments ? Est-elle cette femme solitaire qui revient au pays pour solder les comptes du passé ? Ou bien, s'apprête-t-elle à passer à autre chose, à devenir la véritable personne qu'elle doit devenir, une fois expurgés les miasmes du passé ?

Qui va-t-elle être, aux yeux des autres ? Elle a lu les réflexions de Kundera sur l'exil et ce que les autres font en eux de l'exilé, le frère devenu ennemi pour les avoir quittés là, les rejetant, eux, en rejetant leur pays. Elle y avait mieux compris encore l'absence apparente d'intérêt que suscite celui qui revient après une longue absence. On le punit pour l'indifférence par l'indifférence. On lui signifie, par ce rejet, le bannissement qu'on a subi de sa part. Or, ce que l'exilé quitte avant tout, c'est lui-même, ce qu'il a été et ne veut plus être. Il court vers l'aventure de sa vie. Sacrifiant, par là même, son lien aux autres, qui restent et pour qui la vie va demeurer semblable.

Clara, quand elle est partie, n'a pensé à rien de tout cela. Elle était jeune et blessée. Déchirée par ce qu'elle avait vu et vécu, mais aussi et surtout, par ce qu'elle n'avait pas su voir. Il lui avait fallu mettre de la distance, le plus possible, entre la réalité et ce qui lui restait de force vitale. Pour ne pas mourir de dégoût.

Et maintenant, ce bus qui l'emmène vers la ville la ramène à elle-même, l'autre, celle qu'elle a été. C'est aussi simple que cela : il va lui falloir regarder en face ce trou noir de l'oubli. Clara sent qu'elle va au-devant de grandes émotions, elle qui, depuis le drame, s'est astreinte au calme et à l'indifférence.

Dire qu'elle ne reconnaît rien serait exagéré. Elle a du mal à tout reconnaître. Des quantités incroyables de maisons et de bâtiments ont poussé et l'activité économique qui semble régner ne ressemble pas à celle qu'elle a connue. Un vent de modernité a soufflé en son absence. Et pourquoi pas ? Le contraire serait étrange.

Quand elle arrive au Méridien, elle se sent rassurée. Elle connaît les grands hôtels, ce sont ceux des colloques auxquels elle participe à travers le monde. Sa double spécialité l'amène à beaucoup intervenir : littérature sud-africaine, littérature australienne. Sa vie s'est fondue dans la recherche. Elle est devenue transparente et sans histoire. La sienne étant trop lourde, son quotidien a acquis de la légèreté. Pas ou peu d'existence propre. Des livres, des cours, des recherches. Des rencontres éphémères. Des collègues et des voyages. Peu d'amis. Car, quand on a des amis, des nouveaux, il faut raconter sa vie. Et ça, elle n'en a jamais eu envie. En dire le moins possible. Elle sait très bien pourquoi elle a choisi ces littératures. Elles lui parlent d'un monde qu'elle connaît. La nature d'un côté, les hommes et leur dualité de l'autre.

Dans le hall du Méridien, une surprise l'attend : il y a là une exposition de tableaux aborigènes australiens : des œuvres récentes et puissantes, des grands et des tout-petits. Le choix de l'installation a été fait avec goût. C'est une magie pour les yeux et ça lui fait du bien. Une fois le hall d'accueil passé, un grand salon ovale encombré d'un piano à queue donne sur un jardin. Les tableaux accrochés sur les baies vitrées laissent voir entre eux de grands palmiers royaux. Leurs feuilles agitées par l'alizé, en parallèle des œuvres, semblent ramener les chemins du Dreamtime vers la nature qu'ils n'auraient jamais dû quitter. L'Australie est venue là à sa rencontre. Elle se sent soudain moins perdue... moins perdue dans son propre pays !

Elle va à la réception, rend son sourire à la jeune femme qui lui tend sa clef, monte ses affaires dans sa chambre, savoure la qualité des moquettes des couloirs tout en commençant à sentir le poids du décalage horaire et de la longueur du voyage. Elle prend une douche glacée, décide de tenir la fin de la journée pour ne pas se réveiller en pleine nuit et redescend pour boire un verre en admirant les tableaux. Demain... demain... demain, elle ira là-bas, demain elle rouvrira la maison, le passé, la mémoire.

LA MAISON DU FAUBOURG BLANCHOT

C'est le soleil qui la réveille tôt. Elle a oublié de tirer les rideaux, cette nuit, elle est tombée si vite dans son lit ! Le ciel est limpide, les feuilles des palmiers sont agitées par les alizés. C'est une si belle journée qui a l'air de commencer ! Elle met un moment à réaliser ce qu'elle a à faire.

Reculer... reculer d'un jour... est-ce possible ? Est-ce nécessaire ? À quoi cela pourrait-il servir ? Il y a tant à faire ! D'abord louer une voiture. Prendre un café. Attacher ses cheveux. Se doucher. S'habiller d'indifférence. Y aller. Du Méridien au Faubourg Blanchot, il y a peu. La location de la voiture attendra. Elle ira à pied vers la maison. Elle retournera à pied vers son enfance. C'est mieux. Respirer le vent du large, croiser des gens, remettre ses pas dans les pas anciens. Retrouver l'énergie qui la faisait vivre avec enthousiasme à l'adolescence. Vivre et ne pas voir ce qui se tramait là-bas, justement. Dans la maison.

C'est avec un mélange de joie et d'appréhension qu'elle sort du Méridien. Le bleu du ciel, les palmiers royaux dressés avec fierté, le calme du lieu, tout lui donne envie de vivre. Elle croise dehors des Japonais en voyage de noces, des employés de l'hôtel traînant leurs claquettes avec désinvolture. Un instant, elle oublie avec une sorte d'allégresse fulgurante où elle est, et ce qu'elle vient faire là. Puis une boule se noue au fond de son ventre avec la conscience retrouvée.

Elle longe la mer. Il fait presque frais et léger. Le platier est découvert. Des femmes, la robe popinée retroussée, sont penchées. Elles pêchent. Des rires fusent qui arrivent jusqu'à elle. Les couleurs des robes ont changé. Plus vives, plus gaies, plus modernes. Dans le temps, il n'y avait que ces vilains vert, rouge, bleu, marron, si ternes. Elle se réjouit de ce regain de coquetterie chez les femmes du Pays. Une Vieille est assise au bord de la promenade Pierre Vernier, sur l'herbe. Sur la natte, une glacière. Elle regarde au loin les autres. Un bébé dort enroulé dans un pagne. Un enfant rond, brun et paisible. La vieille femme lui dit bonjour, lui adresse un sourire. Cette bienveillance ! Elle avait oublié. C'est exactement ce dont elle avait besoin, ce matin, pour avancer. Comme dans l'avion, cet homme si gentil et attentif. Mais, comme elle avance, elle remarque par endroits des canettes vides qui traînent par terre, les poubelles qui débordent. Et les voitures qui roulent bien trop vite. Des voitures énormes, rutilantes. Des engins inutiles en ville, mais qui semblent avoir envahi l'espace. Déjà, sur le parking de l'hôtel, cette évidence. Et là, sur cette route de bord de mer, ces vrombissements et ces accélérations tapageuses. Quand elle était petite, il y avait certes déjà des 4x4, mais ils étaient vieux et poussiéreux. Les voitures servant à entasser les familles partant pour la Brousse ne valaient pas mieux. Peu de voitures de luxe. Des outils servant à se déplacer. C'était tout. C'était suffisant.

Là, elle constate que les choses ont changé plus qu'elle ne le croyait. Chacun semble se confondre avec l'engin qu'il conduit. Tout est gros, neuf, luxueux. Elle pense : ce pays est mon pays et cependant, ce matin, je suis comme une touriste. Tant que je ne suis pas arrivée au Faubourg, je reste cette touriste. Elle ralentit l'allure. Elle éprouve le besoin de rester dans l'observation. Sentir le vent la traverser. Et la traverser, ce bonheur qui ressemble à celui des temps perdus. Si seulement tout avait pu continuer. Si seulement ces jeunes ivres et cannabissés n'avaient pas pris leur voiture ce soir-là. Si le père n'avait pas tant changé ensuite. Si, si... Jamais elle ne repense à tout cela. Elle a mis les années et le silence entre cette violence et sa vie. Cependant, ce matin, elle sent remonter en elle, petit à petit, tout ce qu'elle a refoulé. Ça roule comme une vague venue de très loin. La puissance de ce qui s'annonce la terrifie à l'avance.

Elle reprend sa marche interrompue. Vérifie que la vieille clef est bien dans sa poche. Elle

accélère soudain. Pour en finir avec la réalité qui semble vouloir la doubler. Quand elle entame la remontée de la route du Port Despointes, après le rond-point, le couperet du passé lui tombe dessus. On dirait qu'ici, dans cette partie de la ville, le temps s'est figé dans une attente sournoise. Les trottoirs, les vieilles maisons, les magasins, semblables à ses souvenirs, témoins de son retour. Défilent en accéléré des images, des bruits, des odeurs. Il y a seulement un peu plus de circulation.

La maison est là. Ses pas l'y ont menée simplement. Comme autrefois. Sa tête lui tourne. Son cœur ne bat pas de la bonne manière. Pas de la manière d'un cœur qui rentre à la maison.

Elle monte la petite allée à l'abandon. Face à elle, la laideur du temps qui est passé sans apporter de consolation.

Elle prend la clef dans sa poche, l'introduit dans la serrure rouillée. Elle tourne, elle pousse et la porte cède à regret.

Ça pue ! C'est insupportable. Elle reste là un instant, stupide et désemparée, referme la porte, lui tourne le dos et contemple le jardin en friches, les arbres fruitiers chargés de fruits trop mûrs et laissés à l'abandon.

Puis elle part très vite vers la ville. L'odeur la poursuit, collée à sa peau et à ses vêtements. Ce moment la hante déjà, et elle sait qu'elle va pourtant devoir retourner là-bas, encore et encore, tant qu'elle n'en aura pas fini.

Elle marche dans ce centre-ville si semblable et si différent de celui qu'elle a connu. Tout est là, la structure de la ville, les édifices publics, mais plus rien de la tranquille atmosphère provinciale d'autrefois.

Vingt ans et plus. Comment est-ce possible que, dans cette ville océanienne, il y ait tant de voitures, tant de circulation ? Et pas n'importe quelles voitures : des monstres métalliques qui prennent deux places de stationnement, qui couvrent les trottoirs de leurs énormes roues. Un sentiment de toute-puissance semble habiter ces gens qu'elle ne reconnaît plus.

L'odeur de la maison, et tout cela maintenant. Elle se demande si elle a bien fait de revenir. Elle avait fait son deuil.

Assise, perplexe, dans le bas de la place des Cocotiers, à l'Annexe, pour boire un café et réfléchir, elle se demande s'il n'aurait pas été plus simple de tout régler à distance, faire vendre la maison et se contenter d'en récupérer l'argent. Mais qui s'en serait chargé ? Les quelques amis restés là et avec lesquels elle avait peu communiqué, dans sa volonté d'oublier, avaient pris, eux aussi, trop de distance affective avec elle pour accepter de s'investir dans une pareille aventure. Elle avait trop souffert dans cette maison, elle y avait perdu tellement de sa jeunesse et de son innocence qu'au fond d'elle-même était née la conviction qu'il y avait une dette à éponger. Qu'elle devait gérer cela seule.

Cette maison lui devait quelque chose et elle comptait bien se rembourser. Rien d'autre ne lui serait rendu, ni son enfance, ni sa mère, ni son petit frère, ni sa jeune sœur adorée et sacrifiée. Rien ne pourrait gommer sa solitude profonde et son sentiment de perte irrémédiable.

Elle réfléchit. Cette odeur ! Ce mal-être sur le seuil...

Elle pourrait prendre la décision d'y envoyer une entreprise de nettoyage.

Mais elle sait qu'elle ne pourrait se résoudre à exposer à des étrangers le spectacle de cette décrépitude. Le résidu de sa famille n'appartient qu'à elle.

Elle pense qu'elle va bien trouver la force de retourner là-bas. En nettoyant ce lieu, alors, peut-être, nettoiera-t-elle ce qu'il reste en elle du passé.

Si elle en a la force.

UNE NUIT SUR LA ROUTE DE BOURAIL

C'était arrivé un soir d'hiver. Elle n'avait aucune envie d'y repenser, mais elle le devait, à présent. N'était-elle pas revenue pour déterrer les fantômes, nettoyer, ranger, jeter, repeindre, vendre ou garder ?

Ce qui était arrivé, ce soir d'hiver sur la route de Bourail, du côté de Nessadiou portait un nom, cependant. Les circonstances, les faits et les conséquences étaient clairs. Cruels. Elle avait revu tant de fois la scène en rêve ! Il lui avait fallu bien des efforts pour admettre sa réalité. L'anéantissement de la vie familiale qui avait suivi avait entraîné d'autres malheurs. Chacun d'eux avait ajouté sa pierre à son mur intérieur, jusqu'à le rendre infranchissable. Jamais, elle n'aurait cru devoir le renverser, ou, du moins, le percer pour revenir sur ses pas. Mais il y avait la maison qui la rappelait à elle, à ce passé, à cette mémoire, à cet océan de douleur et de noirceur.

Les gens autour d'elle, ce matin, ont l'air de vivre comme si rien ne les touchait ; la serveuse du bar, occupée à faire correctement son travail, malgré son bras manquant ; ces trois hommes politiques qu'elle reconnaît, ils sont bel et bien en train de se partager quelque projet juteux ; ces petits garçons occupés à jouer dans l'eau sale du bassin, et cet homme ivre qui menace de tomber à chaque pas. Que fait-elle dans ce café ? À part faire semblant de vivre une journée normale, alors que rien ne l'est, normal, justement. Elle a été de cette ville, autrefois, dans d'autres circonstances, avant la découverte de l'horreur.

Elle prend le journal qui traîne sur la table d'à côté. Le gros titre montre la levée des deux drapeaux au sommet des institutions. De certaines institutions.

Elle sait. Elle suit l'actualité de loin. Elle n'a jamais réussi à se sentir tout à fait étrangère au devenir de l'île. Un véritable paradoxe. Cependant, elle n'en parle jamais à personne. Elle feint l'ignorance, l'indifférence. Mais ça remue en elle. Elle sait qu'une partie d'elle cherche à savoir ce qu'aurait été sa vie si elle n'était pas partie.

Ça fait longtemps qu'on en parle, de ces deux drapeaux. Une suite logique des tumultes qui ont précédé, comme une litanie de vols, de viols, de luttes et de passions. D'amour, aussi. Oui. Et c'est ce que les gens d'ailleurs ignorent bien souvent. Cet amour farouche pour la terre qui lie et déchire les hommes d'ici.

Qu'importe. Elle ne veut plus penser à tout ça. Elle devra décider que faire de la maison et du petit lopin sur laquelle elle repose. C'est bien assez pour elle.

Et puis, il y a, sur la route qui mène à Bourail, quelque part après Nessadiou, un virage qui ne ressemble plus à n'importe quel virage. Pendant quelque temps, cette année-là, il y a eu des bouquets de fleurs déposés, puis plus rien ensuite. Ce virage est resté cependant nimbé d'une aura terrible et jamais elle n'a pu passer devant sans frémir. Elle sait qu'elle est revenue aussi pour voir ce virage, qu'elle se doit d'y aller, même si plus personne ne s'en souvient.

Il faisait sombre, c'était un vendredi soir, il pleuvait légèrement. Tout le monde était fatigué, les gens roulaient vite. Et puis il y avait ceux qui avaient déjà commencé à boire, ceux qui avaient anticipé sur le week-end.

Dans la voiture, ce soir-là, il y avait le père, la mère, le petit frère. Ana avait cinq ans, elle était restée à Nouméa avec Clara. Clara avait tout juste douze ans, le petit frère sept. C'était un vendredi soir comme tant d'autres, un week-end calédonien avec ses allers-retours rituels,

pendulaires, entre Nouméa et le Nord. Mais ce soir-là, dans ce virage-là, une autre voiture était arrivée. Elle roulait tellement vite qu'elle n'avait pas épousé la courbe, sans doute superflue pour son conducteur alcoolisé et cannabissé. La ligne droite est le plus court chemin et la route lui appartenait. La vie des autres aussi. Celles de la mère et du petit frère. Le choc avait été d'une violence terrible, la mère écrasée sur le siège du passager, le petit frère, allongé, endormi sur le siège arrière avait culbuté dans tous les sens avant d'être éjecté. Méconnaissable, dira le grand-père, arrivé plus tard sur les lieux. Si méconnaissable qu'il avait fallu le mettre en terre le plus rapidement possible, le lendemain de l'accident. La mère était restée plusieurs semaines dans le coma avant de mourir. Le père s'en était sorti, on ne savait par quel miracle. Mais qu'était-il resté de lui ?

Ce soir-là, à la maison du Faubourg, Ana et Clara, serrées l'une contre l'autre, savouraient une pizza devant un film. L'innocence, pour quelques heures encore... puis une tante était arrivée, les yeux rouges et le visage gonflé. Il avait fallu parler, expliquer aux petites, mettre des mots sur le malheur soudain. Les jours, les semaines qui avaient suivi étaient floues dans l'esprit de Clara, quelque chose comme une brume cauchemardesque, l'enterrement du petit frère sans la mère, un adieu étrange et irréel. On avait épargné à Ana l'hôpital, les visites au corps allongé, sans voix... on avait demandé à Clara de parler à la mère, en espérant que ça la sorte de son coma, mais cela n'avait servi à rien. Un jour, il avait fallu retourner au cimetière du 5^e kilomètre et y emmener la petite, complètement désorientée. Le lien entre les deux sœurs s'était alors puissamment renforcé. Quand le père avait commencé à émerger de son chagrin et de son inaction, Clara avait tenté de retourner vers son monde et ses amies, mais Ana refusait le plus souvent de sortir de la maison. Clara était donc devenue comme une mère pour elle, tout en faisant son possible pour lui faire oublier leur petit frère. Le fantôme de celui-ci était le compagnon de jeu de la fillette, hantant leur quotidien de son absence. L'état de la maison était à présent désastreux. La famille passait de temps en temps, aidait à l'entretien, aux courses, mais d'autres soucis étaient arrivés aux uns et aux autres, et Clara s'était bientôt retrouvée presque seule à tout gérer... Une enfance volée... Le père avait repris le travail, il rentrait tous les soirs, mais communiquait peu. Il regardait ses filles comme à travers une loupe et flottait dans un no man's land de désespoir et de culpabilité.

Cette vie approximative avait duré quelques années et Clara s'était accrochée à son rôle. Le week-end, elle traînait sa sœur avec elle un peu partout, et comme la petite n'était pas gênante, les copines l'acceptaient. Elles faisaient ensemble les courses et le ménage, elles inventaient des recettes en attendant le retour du père. Ce n'était pas fameux, mais leurs repas ressemblaient ainsi à des repas de famille. La vie, d'une certaine façon, avait repris ses droits, mais la solitude et l'abandon qui habitaient cette maison étaient connus de tous. Les commerçants des épiceries chinoises environnantes étaient gentils, ils offraient sans compter des nems et des sodas, sans que cela n'apporte aux fillettes ce dont elles avaient vraiment besoin.

À l'insu de Clara, l'alcool grignotait la vie du père et l'enveloppait dans son coton empoisonné. D'abord des bières puis des bouteilles carrées. Le vieux s'endormait devant la télévision et parlait de moins en moins. Elle n'a rien vu, rien compris. Elle n'avait que quinze ans. Elle tentait seulement de vivre, elle rentrait, elle sortait. Quand elle revenait, la petite était là, douce, silencieuse et gentille. Une douceur résignée.

Elle n'avait pas su voir.

Ses quinze ans sont loin, désormais. Elle doit refranchir cette porte, malgré l'odeur et les miasmes du passé.

LA PETITE BASSINE ROUGE

Elle sort la clef, pousse la porte et pense : « enculé de père, quelle vie de merde, quelle maison de merde ! » Vite, entrer, ouvrir... Mais les fenêtres sont abîmées, l'humidité, la vieillesse, rien n'a été fait, aucun entretien, aucune réparation, un trou à rat, une taupinière, peut-être même vivait-il en gardant tout fermé !

La rage la prend, elle s'arc-boute dans sa volonté d'échapper à l'odeur, et les fenêtres cèdent à la puissance de sa hargne. La lumière et l'air chaud s'engouffrent partout et les scènes du passé se mettent à bouger devant ses yeux. C'est quoi, le temps ? C'est quoi, la vie et la mort, finalement, si tout peut bouger dans cette sorte de transparence ? Dans les filets de poussière soulevés par l'air, soudain, la mère est là avec son grand sourire, le petit frère court après le chat, la petite sœur est assise sur le canapé, elle mange sa pizza... C'est un matin d'été, tout le monde est là, tout le monde ignore ce qui va advenir. L'innocence. On va partir à la pêche, le père prépare le bateau, les serviettes, les glacières, les nattes, tout est prêt et l'air est léger.

Clara est tétanisée, prise dans ce passé suspendu.

Cette vision furtive l'a galvanisée.

Elle décide de faire comme un locataire ou un acheteur : elle va vérifier l'état des choses, voir ce qui fonctionne ou pas. Histoire de ne pas penser. Donc, les robinets, l'eau, les tuyauteries, les toilettes... Elle commence par ça. Ce n'est pas fameux. Tout est jauni, il traîne des journaux par terre. Elle tire la chasse, ça marche, ça fait un drôle de bruit, mais l'eau finit par atterrir dans la cuvette. Elle va dans la salle de bain, même constat. Elle repart vers la cuisine, ouvre le robinet de l'évier, le referme, et entend distinctement un bruit qui provient de dessous. Il va falloir appeler un plombier. Elle ouvre la porte en contreplaqué et se fige. Elle ne sait pas très bien combien de temps elle regarde bêtement ce récipient dans lequel de l'eau goutte et s'accumule. La bassine. Elle pensait l'avoir oubliée, mais non. Elle est là et ça lui saute au cœur, ça se met à déranger son estomac. Elle recule, sort de la cuisine et va marcher ailleurs... histoire de faire comme si elle ne l'avait pas découverte.

CE QU'ENFANCE NE VEUT PAS DIRE

C'est soudain. C'est si surprenant et pourtant si familier qu'elle sursaute à peine. La voix de Warren, c'est sa voix qui dit doucement :

— J'ai vu les fenêtres ouvertes, je me suis arrêté. Elles étaient closes depuis si longtemps ! Je regarde toujours cette maison, ta maison, quand je suis dans le Faubourg. Surtout depuis la mort du Vieux.

— Warren, Warren, oh, mon Dieu ! ... Comment est-ce possible ? À peine je rentre dans cette maison, à peine tu apparais ? Oh ! je suis tellement désolée !

— De quoi ? De me voir, tu es désolée ?

— Oh, non ! Pour tout le reste, mon absence, mon silence... J'ai pensé si fort à toi ! C'est comme si je t'avais fait surgir d'une boîte magique !

— Oui, j'étais dans la boîte du passé, et il semble bien que tu sois revenue pour l'ouvrir.

— Tu as pensé à mon retour ? Je veux dire... tu as pensé que j'allais revenir maintenant ? Avec la mort du père et cette maison vide ?

— J'y ai pensé. Mais j'avais tellement espéré ça pendant tant d'années... Je n'osais plus y croire.

— Ça n'aurait pas dû se passer comme ça...

— Quoi ? Ton retour ?

— Non, mon départ. Oh, je suis tellement désolée, je ne crois pas que tu puisses me pardonner !

— Te pardonner ? Mais je ne t'en ai jamais voulu, jamais ! Comment aurais-je pu ? Après tout ce qu'il s'est passé ?

— Eh bien, mon silence...

— Non, j'ai compris, je n'ai pas admis, mais j'ai compris, je t'assure.

— Tu n'as pas changé... pas changé... comment ai-je pu me passer de toi ?

— Oui, comment ?

— Regarde cette maison, regarde tout ce qu'il y a à faire ici ! Je sens que ma colère n'est pas morte, elle couvait alors que je la croyais éteinte. Comment je vais faire avec cette haine qui me brûle à nouveau, comme si le temps n'avait rien guéri ?

Elle s'est approchée de lui en parlant et reste à présent là, sans bouger. Il hésite, puis la prend dans ses bras et la serre doucement, comme s'il avait peur de la casser ou qu'elle s'évapore. Elle s'abandonne à son étreinte. La lumière du soleil s'engouffre dans la maison et illumine la poussière confinée. Il se demande s'il ne rêve pas. Un doux bonheur l'envahit pourtant. Clara contre lui, Clara revenue, Clara là.

— Tu tombes à pic, dit-elle doucement. Je perdais pied, toute seule, avec ces fantômes... c'est trop, tout ça, trop...

— Tu veux dire le retour dans cette maison, les souvenirs ?

— Et ce grand écart que je dois faire entre ma vie actuelle et l'ancienne.

— Hum...

— Et puis, je venais juste de faire une mauvaise rencontre, lorsque tu es arrivé.

— Une mauvaise rencontre ?

— Viens avec moi, je dois te montrer quelque chose !

Elle se penche en dessous de l'évier, la porte en étant restée ouverte. Elle lui montre la bassine.

Il ne réagit pas.

Elle explose soudain, libérant la tension qu'il a vu monter en flèche dans son regard.

— Merde alors ! Tu ne comprends rien ? T'as donc aucune imagination ?

— Ben quoi ? C'est une bassine. Elle est rudement vieille. Pourquoi tu me donnes cette bassine comme si c'était un truc incroyable, pourquoi t'es si en colère, d'un coup ?

— C'est avec ça...

— Avec ça que quoi ?

— Viens, on va aller s'asseoir dehors, dans le jardin, derrière. J'en peux déjà plus de cette maison et j'ai encore rien fait ! Je ne sais pas comment je vais y arriver toute seule.

— Je peux t'aider. Faut juste que tu ne sois pas en colère contre moi. Je comprends pas. J'ai toujours voulu être là pour toi, t'aider. Mais comment je pouvais ? T'es partie sans rien dire, t'as jamais écrit...

— Comment j'aurais pu te dire ça, à toi, qui ne voyais pas le mal ? À qui j'aurais pu dire ça, pas seulement ce qu'il se passait, ce qu'il s'était passé, mais aussi ce que je ressentais, cette culpabilité ! Les mots s'étouffaient dans ma gorge !

— Mais de quoi t'étais coupable ? Je me souviens, tu as tout fait pour Ana, j'étais là. Tu l'emmenais avec toi, on la prenait avec nous...

— Warren, Warren, j'ai pas vu...

— T'as pas vu quoi ?

— Le père...

— Ben quoi, le père ? Il était foutu, on le savait, mais bon, il était encore là, en vie, et quand on était de sortie, il restait à la maison avec la petite !

— Avec les bouteilles carrées, aussi. Tu te souviens quand j'ai commencé à m'en rendre compte ?

— Oui, on s'est dit qu'après tout, c'était presque normal. Une consolation.

Elle regarde Warren comme elle le regardait alors. Avec tendresse. Comment le regarder autrement, lui qui ne voit jamais le mal nulle part ?

— Après la mort de la petite, quand j'ai rangé sa chambre, enfin quand j'ai pu... j'ai trouvé son journal planqué dans un tiroir. Je commençais à accepter la fatalité, et cette vie si vide qui s'annonçait devant moi. Je me disais que si elle avait fait ça, je n'y pouvais rien, c'était son choix, j'avais fait ce que je pouvais. Et puis j'ai lu le journal.

— Et il disait quoi, au juste ?

— Il racontait ce que je n'avais pas su voir, pas su lire dans les yeux tristes d'Ana. Ça m'a anesthésiée. Il fallait que je parte.

— Ça disait quoi, ce journal ? La raison de son suicide ?

— Ça... cette bassine ! J'arrive toujours pas à te dire... je voudrais que tu comprennes tout seul... le vieux, quand il était seul avec la petite... je sais pas si c'est la faute à l'alcool ou au désespoir, l'absence de ma mère, pas d'autre femme, je sais pas, moi, ce qu'il se passe dans la tête d'un vieux con, d'un salopard ! Comment on peut faire un truc pareil ?

— Mais de quoi tu parles ?

Le visage de Clara se congestionne soudain. L'air semble lui manquer. Elle respire par saccades brutales et irrégulières. Et puis le bouchon lâche, et tout sort d'un coup, comme un cri.

— Il lui mettait sa sale queue dans la bouche et, quand il sentait que ça venait, il utilisait la bassine pour se finir ! La queue du vieux dans la bouche de la petite ! Voilà ce que je n'ai pas pu te dire ! c'est à cause de ça que je suis partie.

Maintenant, elle pleure, toujours en saccades, et Warren la regarde, ahuri.

— Si ! Mais si ! Imagine ! dit-elle à travers ses larmes. Tu te souviens d'elle, si gentille, toujours silencieuse ?

— Ça n'existe pas ce que tu dis ! La queue d'un père dans la bouche de sa fille...

— Si, c'est possible ! Ça laisse pas de trace... juste besoin d'une bassine...

Elle lui prend la main et la pose sur la petite bassine en plastique.

- Prends !
- Quoi ?
- Prends-la !

Warren se penche, prend la vieille petite bassine en plastique. Vide l'eau stagnante. Il est perdu. Perplexe. Tourne la bassine dans tous les sens. Rien ne semble venir dans sa tête.

— Je sais pas quoi te dire, moi... je sais pas... je suis désolé... c'est pas des trucs pour moi, cette merde... t'avais vraiment aucune idée de ce qui se passait là ? ... Excuse-moi !

— Comment peux-tu me poser une telle question ? Tu peux imaginer une seule seconde que j'ai pu comprendre et faire comme si je ne savais pas ! Tu penses que c'est possible de ma part ? Tu me connais, quand même !

— Je croyais te connaître... Mais tu es partie si vite ! Et jamais, jamais, tu ne m'as expliqué. Celle que je connaissais n'était pas censée faire une chose pareille ! Alors, ce que je crois, ce que je pense, ce que je peux comprendre... Bon, oui, vu ce que tu me racontes maintenant, je saisis un peu de ta fuite, de ton dégoût, mais pas ce silence...

— Quand j'ai découvert ce qu'il s'était passé dans mon dos, je me suis tellement détestée, méprisée, haïe... Je n'ai pas cru que quiconque pourrait jamais me pardonner. Ni moi ni personne. Ni toi non plus. La haine qui a soudain envahi mon être, mon cœur, mon esprit était si puissante que je ne pouvais plus réfléchir. C'est tout. Je n'ai aucune autre excuse à avancer. Je ne te demande pas de comprendre ni de me pardonner. Il n'y a rien à pardonner. Le geste d'Ana a clos la vie de cette maison, de cette famille, de ma vie ici, dans ce pays.

WARREN

Un long silence s'installe entre eux dans le jardin en friche. Il fait si beau ! Ça pourrait être un après-midi paisible. Mais la petite bassine est à leurs pieds. Impossible de l'ignorer. Elle a beau appartenir au passé, elle hurle son existence de toute sa couleur rouge. Et puis Clara est fatiguée de fuir. Elle veut en finir, même si elle ne sait pas encore comment.

Warren se tait. Il est déboussolé. Il ne peut imaginer cet homme, qu'il aimait et estimait, faire des choses pareilles. Le cœur vide, il regarde cette bassine rouge, à ses pieds, entre Clara et lui, et ses pensées se perdent dans une brume opaque. Il a été surpris par la colère que cette discussion a fait remonter. Il ne savait pas que la rancœur l'habitait encore. C'est tout d'abord cela qui l'occupe. Le passé qui revient. Ce flux d'émotions anciennes qui déferle avec force. C'est tellement puissant que ça le submerge. Le silence de Clara est tout aussi puissant. C'est ce qui le tire de sa torpeur. En fait, elle n'a pas résisté à la solitude dans laquelle les accusations de Warren l'ont plongée. Elle s'est endormie dans l'herbe, allongée sur le côté. Elle a encore la main droite crispée sur le rebord de la vieille bassine. Elles forment toutes deux un couple étrange posé à l'arrière de la maison.

Hier, il vivait sa vie dans l'oubli total. Avec les années, il avait presque tout gommé. Il évitait de regarder de ce côté, lorsqu'il passait par le Faubourg.

Au début, après le départ de Clara, il était venu plusieurs fois voir le père, parler avec lui. Il lui posait toujours la même question :

— Avez-vous eu des nouvelles de Clara ?

Il n'obtenait jamais la réponse qu'il attendait, alors il avait fini par ne plus venir. Et puis cet homme sale, devenu alcoolique, lui fichait le cafard. Il avait laissé tomber. Le sentiment de solitude lui était tombé dessus. Longtemps il avait espéré le retour de celle qu'il aimait. Depuis qu'il l'avait rencontré, il n'avait pas imaginé vivre sans elle.

Il ne savait plus très bien quand il avait lâché prise. Un matin, il avait compris. Il avait admis. Il savait seulement que le vieux vivait encloué dans la maison du Faubourg et que personne ne s'intéressait plus à lui. Tant de malheur... Ça finissait par faire peur, ça repoussait. Un petit garçon écrabouillé dans un accident de voiture, une femme morte après des semaines de coma, une adolescente pendue dans sa chambre et enfin, une grande fille partie, envolée ! C'était beaucoup. C'était trop.

Il regarde Clara, et son cœur se serre. Elle est recroquevillée comme un tout petit enfant, son corps maigre le bouleverse. Autrefois, elle était déjà maigre, mais l'amour qui l'habitait lui donnait rondeur et douceur. Et puis elle était si jeune ! Elle savait être gaie et drôle, généreuse et tendre. Elle tenait bon pour la petite et, en sa compagnie, on oubliait que la vie pouvait être si dure. La mort d'Ana, et surtout, ce qui avait suivi et dont il n'avait rien su, avait finalement eu raison de son courage.

Il ne peut imaginer ce qu'a été sa vie depuis, sa solitude, sa résignation. Il la laisse dormir, entre dans la maison et entame un état des lieux de ce taudis insalubre. Il va l'aider. Soudain il sait. Il ne peut la laisser gérer cela seule. Il y a trop à faire. Et cette maison, ce n'est pas seulement l'histoire de Clara. C'est aussi son histoire. C'est ce qui reste de leur amour de jeunesse. Un témoin aveugle. Mais entier.

Peut-être que nettoyer, ranger, jeter, repeindre, réparer, tout cela va les aider à passer à autre chose, enfin ? Peut-être est-ce ce bout de chemin ensemble qu'il leur manque pour que le passé soit en paix... et eux de même, avec vingt années à balayer. Éliminer l'ignorance.

Clara se réveille. De la fenêtre ouverte Warren l'a vue bouger, il sort et revient s'asseoir près d'elle. Elle semble plus calme, maintenant.

— Ta vie à toi, Warren, c'est quoi, maintenant ? Tu t'es marié, tu as des enfants ?

— Ah... ma vie... Oui, j'ai été marié. Mais il faut croire que ce n'était pas la bonne, ou moi pas le bon.

— Et pourquoi ça ?

— Un matin, elle est partie. Elle a pris le petit et elle est partie. Comme ça, sans un mot. J'ai pas vraiment compris.

— C'était quand ?

— Il y a quelques années. C'est pas qu'on ne s'aimait pas ou que ça ne marchait pas... Souvent elle disait que je ne t'avais pas oubliée, que, quelque part, tu étais encore au fond de moi. Que ça m'empêchait d'être totalement avec elle, avec eux...

— C'était vrai ?

— Je lui disais qu'elle se trompait. Mais après, seul, dans le silence de la maison, j'y ai repensé. Elle n'avait pas tort. Mais je ne voulais pas le reconnaître. J'ai tellement essayé de t'oublier ! Je croyais y être arrivé. Et je m'efforçais vraiment d'être là pour eux, avec eux. Sincèrement.

— Et... ?

— Il faut croire que je n'y suis pas arrivé. Tu sais, j'aimais tellement ce petit garçon ! Il était si drôle, c'était une bouffée d'oxygène dans ma vie. J'ai pas bien supporté son départ. Pas bien du tout. Plus que son absence à elle, ça m'a brisé le cœur.

— Comment tu as surmonté ça ?

— J'ai bu. Mais ça n'a pas duré, je te rassure. Tu sais, elle ne m'a pas seulement quitté, elle n'a pas seulement déserté la maison... elle a aussi pris l'avion ce matin-là. Comme toi. Pffffff ! Plus personne !

— Elle a emmené ton garçon ? Tu ne l'as plus revu ?

— Non. Enfin, oui, c'est ça. Plus revu. Terminé. Envolé. Longtemps, je n'ai pas su où ils étaient. J'ai reçu un jour une lettre avec une photo. J'ai pas bien supporté. Ce petit bout de moi qui avait grandi si loin. Je préférais ne pas savoir, ne plus savoir. Je n'ai jamais répondu. J'avais été puni pour quelque chose que je n'avais pas fait. Je ne pouvais pas négocier avec ma peine. Ouvrir mon cœur et mon attention, comme ça, sur commande, je ne pouvais pas. C'était trop dangereux. J'avais déjà plongé deux fois, une troisième m'aurait tué.

— Je crois comprendre... Tu as fait quoi, ensuite ?

— Rien. Je n'ai plus rien fait. Vivre, c'était déjà bien. J'ai regardé longtemps les décombres de cette faillite, la chambre du petit avec les jouets éparpillés. Les affaires qu'elle avait laissées. Les assiettes trop nombreuses. Les paquets de céréales entamés. C'est un matin, au petit déjeuner, en regardant couler mon café que je me suis soudain rendu compte que les fourmis avaient complètement colonisé ces paquets. Ça m'a secoué. J'y ai vu comme un signe. Comme si c'était mon cœur qui était grignoté, dévoré, baladé sur les murs et le sol, en petits morceaux, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien, plus une miette ! J'ai eu peur. Toutes ces fourmis en action dans la cuisine et que je n'avais pas vue, perdu dans les brumes de l'alcool... J'ai alors entamé un énorme ménage. Tout ce qui n'avait pas bougé depuis des mois m'a semblé soudain ressembler à des cadavres jonchant le sol. Des cadavres... c'était rien que des objets, de la poussière, des détritiques. Mais moi, me réveillant, j'y voyais autre chose. Tu comprends ?

— Oh ! Je suis si désolée. Oui, je comprends, bien sûr que je comprends. C'est comme moi, ici. Regarde autour de toi, regarde cette maison... c'est pareil. Des cadavres partout, partout, dans toutes les pièces. Je vais pas y arriver ! Comment as-tu fait ? Où as-tu trouvé la force ?

— Ça a été un déclic. Le premier geste. Prendre un gros sac poubelle noir et y mettre une chose puis une autre. Je n'ai pas arrêté pendant des heures et des jours. Quand ça a été fini, j'ai vendu la maison. C'est pourquoi je vais t'aider. Je peux le faire. Je vais pas te laisser toute seule avec ce chantier. Tu mérites pas ça. Maintenant que je sais pourquoi tu es partie, je ne

t'en veux plus. D'ailleurs, je ne t'en voulais plus depuis longtemps. Un chagrin chassant l'autre, j'avais aussi fait du ménage dans mes émotions périmées. Les sacs poubelles avaient bien servi !

— C'est vrai, tu veux bien m'aider ?

— Oui, mais pas aujourd'hui, j'ai un truc à faire en fin d'après-midi. Demain, on attaque demain. Je passerai prendre des sacs et tout ce qu'il faut. J'irai chercher le pick-up de mon cousin. Ne t'en fais pas.

— Merci, Warren, merci.

Elle lui reprit la main, celle qu'elle avait mise sur la bassine, et le regarda bien en face, comme jamais elle n'avait imaginé pouvoir le faire un jour.

— Au fait, tu es arrivée quand exactement ? Tu dors où ? Pas ici, j'espère !

— Non, à l'hôtel, je suis arrivée hier... et j'ai pris une chambre au bord de la mer. J'avais besoin de me reposer avant d'attaquer.

— Tu sais, j'ai une idée : j'ai les clefs de mes voisins du dessus. Ils sont partis pour plusieurs mois au Canada. Tu peux y venir. Comme ça, il y aura moins de poussière quand ils rentreront !

— Tu crois que c'est possible ?

— Oui, et comme ça, tu seras là et on partira ensemble pour s'occuper de tout, ça ira plus vite. Je vais prendre quelques jours au travail.

— Super. C'est trop gentil. Je sens que je vais y arriver. Peut-être que si tu m'aides, les sacs poubelles auront le même effet pour moi que pour toi.

— Oui, espérons. Allez, je te laisse, je dois filer et régler mon problème d'absence. Ça va aller pour aujourd'hui ? Tu vas tenir, toute seule ici ?

— Oui, merci. Je vais poursuivre l'état des lieux. En fait, quand tu es arrivé, j'avais un truc en tête.

— Quoi ?

— Je voulais trouver des photos. Des vieilles photos. Je cherchais des albums, ou une boîte. Tu sais, quand je suis partie si vite, je n'ai rien pris. Pas de photos de la petite. Et toutes ces années, j'ai cherché des images dans mes souvenirs. Et un jour, je me suis rendu compte qu'il n'y en avait plus qu'une : celle du moment où j'avais ouvert la porte de sa chambre et où je l'avais retrouvée pendue... tu te rends compte, je ne trouvais plus rien dans mon esprit, hormis cette vision terrible, ce corps fragile suspendu en l'air et sa tête fatiguée penchée sur le côté !

— Oui.

— Et tout à l'heure, quand je suis allée manger au petit restaurant en face de Bernheim, le restau où on allait toutes les deux le samedi après le marché, eh bien, j'ai vu surgir face à moi son gentil visage de petite fille. Son visage quand elle savait encore rire et manifester son plaisir d'être avec moi. C'était saisissant ! Je pouvais presque la toucher, caresser ses joues... Ça doit être ça qu'on appelle un fantôme, cette transparence du corps, présent et absent en même temps, avec une légère lumière autour, et soudain de la brume, partout ailleurs. Ça n'a pas duré, mais ça m'a remplie de nostalgie. Quand ça s'est effacé, j'ai eu une irrépressible envie de revoir ce visage tant aimé. Tu comprends ça ? Je pense que oui, tu le peux ; j'ai entendu ce que tu m'as raconté. Je pense que tu es peut-être le seul en mesure de me comprendre. Je suis si contente de te retrouver, si contente ! Et je suis tellement désolée de t'avoir causé tant de chagrin autrefois. Tu ne méritais pas ça, vraiment. Je voudrais tellement me faire pardonner !

— Te tracasse pas, ta présence, là, maintenant, ça efface tout. Enfin..., presque tout.

Fin de cet extrait de livre

Pour télécharger ce livre en entier, cliquez sur le lien ci-dessous :



<http://www.editions-humanis.com>